

Jacques Cortès

Parole et pouvoir
Statut, rôle et fonction humaniste et scientifique
De Synergies Pays riverains du Mékong

« L'ingénuité même d'un regard neuf (celui de la science l'est toujours)
peut parfois éclairer d'un jour nouveau d'anciens problèmes »

Jacques Monod

4^{ème} de couverture de *Le hasard et la nécessité*



Synergies Pays riverains du Mékong n° 2 - 2010
pp. 5-8

Lors de la création d'une revue, le passage au numéro 2 est une transition délicate. C'est le franchissement définitif du Rubicon, l'affirmation d'une volonté de poursuivre un mouvement qui, pour nombre de sceptiques - tradition vieille comme le monde - ressemble à une aventure inopportune. L'environnement confraternel, agacé, est généralement enclin à considérer cette aventure comme une sorte de provocation. Cette unité nouvelle de communication et de dialogue scientifiques bouleverse en effet l'équilibre patricien auquel on était benoîtement accoutumé jusque-là. Il était admis par tous, quoiqu'avec les réserves et controverses de bon aloi qui confortent le respect dû à une tradition solidement établie, que publier un article dans une revue ayant déjà pignon sur rue (X, Y ou Z) était, complémentirement à une thèse, l'acte d'adoubement suprême dans le cercle des chercheurs reconnus et honorés de leur vivant même. Je me permettrai de me citer moi-même dans un article récent publié dans la revue *Synergies Monde méditerranéen* où, à propos d'un sujet voisin, je disais ceci : « *Pour qu'il vive et grandisse, un système a besoin de consommer une énergie venue de l'extérieur, capable de jeter le trouble, l'instabilité, l'agitation et le désordre dans la sérénité de ces trop fameuses certitudes acquises que d'aucuns (les dogmatiques), vivent comme immuables, assorties d'un code inquisitorial où toute sanction pour manquement à l'Ordre Sacré est dûment prévue et pénalement tarifée* ».

Pour comprendre cela, puisque nous sommes dans le domaine du langage, on peut revenir à la lumineuse métaphore de Ferdinand de Saussure sur la partie d'échecs (CLG, p.125-6). Toutes choses étant différentes par ailleurs (puisque'il ne s'agit plus du système de la langue mais de celui des publications scientifiques dans un domaine à la fois immense et relativement défini), chaque revue nouvelle - pastichons sans vergogne le Maître de Genève - est « comme un coup d'échecs ». « *Elle ne met en mouvement qu'une seule pièce, et,*

malgré cela le coup a un retentissement sur tout le système, même s'il est provisoirement impossible de prévoir exactement les limites de cet effet. Les changements de valeurs qui en résulteront seront, selon l'occurrence, ou nuls, ou très graves, ou d'importance moyenne. Tout coup peut révolutionner l'ensemble de la partie et avoir des conséquences, même pour les pièces momentanément hors de cause ».

Ce que Saussure expliquait pour le système de la langue est tout à fait transposable dans celui des publications scientifiques à visée « vulgarisatrice » (au bon sens de ce terme) et ce pour au moins trois bonnes raisons :

- Nécessité, en amont, d'élargir et de diversifier les possibilités d'expression dans le domaine des sciences humaines, donc de revendiquer pour les jeunes chercheurs, les sans-grades et les marginaux, un droit reconnu de participation à l'évolution des idées : **objectif social.**
- Nécessité de présenter les faits de science avec suffisamment d'élégance, de mesure et de clarté pour intéresser le cosmos des chercheurs spécialisés à de nouvelles façons d'envisager un problème ancien dans leur champ d'intérêt propre (cf. en exergue, la citation de Jacques Monod) : **objectif scientifique.**
- Nécessité enfin de viser en aval un lectorat non obligatoirement spécialisé, de telle manière que ce dernier trouve éventuellement son compte d'information scientifique dans un monde moderne où il est de plus en plus notable que les faits de science - quel que soit le domaine - intéressent d'évidence le grand public : **objectif culturel.**

D'emblée, je bats volontiers ma coulpe d'afficher ainsi une tendance quelque peu « journalistique » risquant de faire tiquer certains esprits rigoureux pour lesquels une revue « scientifique » doit culminer sur un Everest où ne peuvent et doivent grimper que des alpinistes chevronnés. J'en suis de moins en moins sûr. Le grand public a soif de comprendre et les plus grands écrivent aussi pour lui. Si ce n'était pas le cas, il faudrait passer à la trappe tous les livres sur la langue de Claude Hagège, toute *la Méthode* d'Edgar Morin, toute *la Méditerranée* de Braudel qui, du statut de thèse de doctorat en 1948, se hissa rapidement dans les sommets de ventes record pour devenir l'un des *best sellers* mondiaux des années 70. Et puis j'ajouterai - car on peut ouvrir ma liste sur l'infini des possibles - Georges Charpak et *la main à la pâte*, François Jacob et sa *Logique du vivant*, Henri Laborit et *la Nouvelle grille*, Seymour Papert et *le jaillissement de l'esprit...* j'en passe.

Les hommes de science et de lettres ne s'adressent pas qu'à leurs homologues. Si tel était le cas, ils seraient aussi vains que des extra-terrestres. Ils sont assez intelligents - espérons-le - pour vouloir aussi dialoguer avec tous leurs contemporains dont ils ne font souvent que traduire les intuitions plus ou moins confuses, *i.e.* ce qui, comme on dit est « dans l'air » à une époque donnée. C'est ce côté « à la fois unitaire et diversifiant » de l'activité scientifique qu'Edgar Morin revendique depuis un demi siècle. Par exemple quand il écrit, au début des années 90 (*Science avec conscience*, Fayard, p.51) : « *Les grandes découvertes, les grandes théories, ce sont des théories qui mettent l'unité là où l'on ne voit que de l'hétérogénéité. La science, d'un côté cloisonne,*

compartimente, sépare, divise et de l'autre elle re-synthétise, elle fait de l'unité. C'est une erreur de ne voir que l'un de ses aspects ; c'est la dialectique, la dialogique entre ces deux caractères qui, là aussi, fait la vitalité de l'activité scientifique ». Mais il dit aussi dans la conclusion du Tome 5 de *La Méthode* (Seuil 2001, P.342) : « *Pourrons-nous un jour habiter poétiquement la terre ?* » Et cela nous amène, au-delà des contenus scientifiques, à la forme, ou, si l'on préfère, à l'esthétique des écrits. Un texte scientifique n'est jargonnant et illisible que lorsqu'il est construit par un esprit confus et mal informé. Beaucoup croient être savants en ne parlant pas comme tout le monde. Il y a certainement de la sagesse dans une assertion de ce genre, et il est bon que la recherche scientifique forge les mots qui lui semblent le plus adéquats à la désignation précise de ses concepts opératoires, mais ce qui est certain, c'est que les vrais auteurs sont ceux qu'on comprend le mieux. La simplicité - qui n'est pas le simplisme - est une qualité foncière de l'écriture dans tous ses états.

Je veux dire par là qu'entre un poète et un savant, pour autant que l'un et l'autre soient distincts (ce qui est rien moins que sûr), dignes d'admiration, d'intérêt et donc de respect, les points communs sont plus nombreux qu'on le croit. Le savant en herbe a trop souvent la tentation de l'obscurité. Il aime les mots rares, ceux qui surprennent et font peur. Théoriser sans terroriser son lecteur lui semble un signe inquiétant de faiblesse intellectuelle. Alors il jargonne, allonge à l'infini ses explications, multiplie les incidentes, accumule les subordonnées, hérissé sa phrase de redoutables connecteurs, emploie ou crée même une terminologie nouvelle... Il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour le comprendre, et, quand on y est parvenu, on s'aperçoit souvent que la montagne accouche d'une souris.

On peut lire à cet égard bien des textes marqués au coin du bon sens. Par exemple, dans *Les Essais de Linguistique Générale* de Roman Jakobson (Ed. de Minuit, 1963), le chapitre premier intitulé « le langage commun des linguistes et des anthropologues » (« *Results of the conference of Anthropologists and Linguists* » qui eut lieu à l'Université d'Indiana en 1952, pp.25-42) est à relire. Jakobson s'adresse, en conclusion du symposium, à un auditoire de jeunes linguistes et il évoque la question des néologismes, remarquant, par exemple, que les mots « *métalinguistique* » et « *métalangage* », employés par des linguistes, « veulent dire tout autre chose en logique symbolique ». Cela l'amène à dire plaisamment : « *Comme il vaut mieux avoir avec les logiciens des relations sans nuages, il serait préférable d'éviter de semblables ambiguïtés* ». Conservant toutefois sa volonté d'indulgence, il ajoute ceci : « *Mais je n'insisterai pas ; je continue à suivre le conseil de mon regretté maître Pechkovsky : « Ne chicanons pas avec la terminologie, disait-il, si vous avez un faible pour les néologismes, employez-en. Vous pouvez même appeler ceci « Yvan Ivanovitch », du moment que nous savons tous ce que vous voulez dire* ». De leçons comme celle-là, on ne se lasse évidemment jamais.

Créer une revue, c'est mettre en circulation un instrument de formation et d'information, donc un outil mis à la disposition de ceux qui, jusqu'ici, n'avaient ni le droit, ni la possibilité de participer au dialogue socio-scientifique de leur époque. On comprend dès lors que cette création soit vécue comme une

menace précise de dilution du pouvoir en place dès lors qu'on sait que le vrai pouvoir, comme le disait magnifiquement Bernard Gardin, c'est de s'emparer du « skeptron » *i.e.* de ce bâton d'autorité suprême qui, chez Homère, était tendu à l'orateur qui prenait la parole et qui, seul alors, avait le droit de se faire entendre. Créer une nouvelle revue, c'est offrir à de nouveaux locuteurs et scripteurs la possibilité, non pas de recevoir le skeptron, mais de s'en emparer. Rien d'étonnant, dès lors, que la revue engendre méfiance, hostilité et même rejet. Celui avec qui l'on doit partager apparaît facilement comme un intolérable usurpateur. Tous les coups sont alors permis pour le faire taire ou pour mettre en doute sa légitimité. C'est un combat. Il vaut mieux le savoir. Il vaut mieux être prêt, si courtoisement que ce soit (comme le conseille Gaston Bachelard à tout candidat à la polémique scientifique) à l'affronter dans la dignité, le respect et les ménagements qui conviennent à l'égard de tous nos devanciers.

Je remercie infiniment mes nombreux amis du Vietnam dont je retrouve, avec émotion, les noms dans les pages qui suivent. Il est d'autres noms encore que je souhaite voir aussi car je garde le souvenir de toutes les belles thèses de doctorat que le Vietnam m'a donné la joie de mener à soutenance.

Je souhaite aussi la bienvenue à la Thaïlande déjà présente par deux beaux articles et je fais appel au Cambodge, au Laos et à la Birmanie pour qu'ils rejoignent vite cette revue qui est aussi la leur.

Pour terminer, je citerai encore Edgar Morin. Dans le Tome 1 de *La Méthode*, (Seuil 1977 p.24), il évoque les forces qui l'ont poussé à entreprendre son grand-œuvre, et il écrit ceci que je trouve émouvant : « *Je me suis senti possédé par la même nécessité évidente de transsubstantiation que celle par laquelle l'araignée secrète son fil et tisse sa toile. Je me suis senti branché sur le patrimoine planétaire, animé par la religion de ce qui relie, le rejet de ce qui rejette, une solidarité infinie; ce que le Tao appelle l'Esprit de la vallée reçoit toutes les eaux qui se déversent en elle* ». Que cette richesse fertilise aussi notre revue et motive toutes les équipes qui lui donneront, peu à peu, sa riche identité plurielle.

Au seuil de cette année 2011 que je souhaite à tous paisible, sereine, féconde et heureuse, mes pensées les plus chaleureuses vont vers mes nombreux amis des pays riverains du Mékong.